

Horresco referens

par Iketnuk Arnaq

La vie est ailleurs

Ils vous attrapent et ils se dérobent au gré du hasard. Imprévisibles et coquins, ils défient toute loi. Ordre, harmonie, coordination ou organisation, ils ne connaissent pas. Vous les attendez dans un roman et ils sautent dans votre assiette de couscous ; vous les subodorez entre les plis d'une jupe et ils vous clignent de l'œil de la blouse de votre boucher. Il s'agit — facile à comprendre — des plaisirs gratuits et pervers qui tonifient la vie et que même les plus résolus aumôniers de la noirceur ne peuvent point éradiquer.

Personnellement, je ne m'attends jamais à ce genre de plaisir en lisant *Le Devoir*. Je le lis car je dois. Mais l'autre jour, après quelques lignes d'un article de Louis Cornellier¹, il y en a un qui a sauté dans ma tête et a commencé à me titiller le cerveau. C'est le plaisir profond qui m'envahit quand je m'aperçois qu'une personne voit un événement, une situation, une chose de manière exactement opposée à la mienne. C'est le plaisir qui naît de l'espoir de voir le monde de manière nouvelle, de finalement comprendre ce qui m'a toujours échappé. C'est le plaisir qui naît du contraste, de la lutte, de la différence, de la richesse de ce qui est hors de moi.

¹ « L'éloge des perdants », *Le Devoir*, 2 septembre 1998.

M. Cornellier croit qu'aimer les perdants est « un sentiment assez hors saison en notre époque » et moi je crois exactement le contraire. Je pense, je sens, je crois, que c'est un sentiment très de saison. Qu'il s'agit du sentiment qui caractérise notre époque. J'ai la sensation que jamais les perdants n'ont été autant au « centre », que jamais on n'a eu aussi peur des gagnants, dans n'importe quel domaine, à n'importe quel propos. Jamais si peur des forts.

L'attitude des gagnants l'« horripile parce que s'en dégage une vision du monde qui aplatit la complexité de la vie et contribue de la sorte à entretenir l'aliénation », et il cite comme exemple le metteur en scène du *Titanic* qui s'écrie aux Oscars : « *I am the king of the world* ». Pourquoi, lui qui est contre les esprits simplistes, ne s'interroge-t-il pas sur le dualisme *perdants/gagnants* qui entraînerait pour les premiers une grande humanité et pour les seconds platitude irréfléchie ? Il y a des gagnants dont l'attitude dégage tout autre chose que des « visions du monde » aplatissantes, tout comme il y a des perdants qui dégagent une banalisation de la vie « de sorte à entretenir l'aliénation ». Il y a des perdants, écrasés par l'injustice, qui n'ont plus la force de réagir. Il y a des gagnants qui donnent un coup de main à la justice et des coups de pied aux abus. Il y a de tout, chez les uns comme chez les autres. Le « *I am the king of the world* » au lieu de lui donner mal au cœur aurait dû l'aider à réfléchir sur ce que sont les rois ou le monde devenus !

Le monde doit être invivable pour ce fiancé des perdants car, avec un aplomb digne d'un gagnant, il nous assène une phrase qui devrait lui valoir un sacerdoce immédiat : « La vie dont je parle est ailleurs ». N'avez-vous pas la sensation d'entendre le Christ ?

Qui, soit dit en passant, a été un sacré gagnant. Que le fils de Dieu puisse nous faire avaler la pilule, ça va encore, mais que quelqu'un qui est « né pour un petit pain » prétende nous faire gober de tels enseignements, c'est trop. C'est trop. Notez avec quelle poésie, quel sens de la complexité, quelle ironie, quelle classe un gagnant de la littérature nous parle de la vie et d'ailleurs : « Tu l'as dit Mamie, la vie il n'y a pas d'avenir là-dedans, il faut investir ailleurs. »² Nul moralisme moisi ici, nul sentiment de posséder La Vérité. La parole simple d'un vainqueur qui renvoie à la complexité de la réalité contre la complexité du discours qui simplifie la réalité. Un simple gagnant (Ducharme) et, on l'espère pour lui, un grand perdant (Cornellier).

M. Cornellier nous dit aussi que la poésie a quitté les gagnants. Une vraie garce cette poésie : elle excite les sentiments, elle fait entrevoir le sublime, elle nous invente des possibilités insoupçonnées et puis elle nous quitte pour se réfugier parmi les perdants. Sacrée poésie ! On aurait dû s'en douter quand on l'a vue quitter Virgile, Goethe, Valéry, et tant d'autres gagnants. À moins que la poésie dont il parle ne soit la sauce hollywoodienne et le misérabilisme qui nous suffoquent. Ça doit être ça.

Et pourtant, non. Ce n'est pas ça. Après nous avoir parlé de poésie, il écrit « Il n'entre nul misérabilisme dans cette vision du monde (...) les perdants doivent cultiver l'éthique et l'esthétique de la lutte ». Notez, en passant, l'objectivité de cette « vision du monde » qui est la sienne. Pourquoi devraient-ils cultiver cela ? Pour en parler ? pour en jouir ? pour l'observer ? pour donner des leçons ? Ça ne vaut pas la peine. On peut cultiver l'éthique et l'esthétique de bien

² Réjean Ducharme, *Va savoir*. Gallimard 1995.

d'autres choses. Pourquoi donc ? Mais pour... gagner.

Il ne manquait que le recours à la dialectique, fort utile quand on veut montrer que la réalité est plus complexe que ce que l'on imagine. Pas de panique, elle arrive : « La dialectique y trouve un point d'aboutissement : ni des perdants ni des gagnants, voilà la devise des justes... ». Voilà une devise pour une humanité en purée, pour des gens qui n'ont pas de dents – dans les idées.

Le juste, celui qui se révolte contre la pauvreté³ sur cette terre, n'a peut-être pas le droit d'être équitable. Il n'a peut-être pas le droit d'être sans dents, d'être juste. Il n'a peut-être pas le droit d'être perdant. Il doit peut-être gagner : il doit faire ce qu'il doit.

³ La pauvreté selon Saint Luc, la vraie, (heureux vous qui êtes pauvres...) et non selon Saint Mathieu (heureux les pauvres en esprit...).

Chien violeur

J'écoutais distraitement la télé en mettant un peu d'ordre dans le bureau de ma compagne qui, depuis qu'elle turbinait pour la police, n'avait plus de grandes envies d'ordre. Une présentatrice qui – il faut bien le dire ! – avait du chien, chassait de gueule dans la campagne avec une meute de techniciens. Ils arrivèrent enfin à un chenil *lager*, plus ou moins caché près de Sainte Quelquechose.

Rien de bien excitant pour un non-animaliste de mon espèce. Mais un cri sourd, qui venait du ventre de la préhistoire, fit tomber *Tough Jews*⁴ de mes mains. « Chien violeur », qu'elle avait crié. Ma fantaisie débridée m'accoutra d'une brigandine et me voilà lancé vers l'écran pour transpercer ce vil technicien qui souillait ma dulcinée aux cheveux d'or. Quelle déception quand je vis qu'il s'agissait bel et bien d'un chien. Un chien en chair et, surtout, en os.

Cool, man ! Non, ce n'était pas un chien qui tentait de violer notre fée du micro, mais un chien qui, depuis des années, violait des chiennes de façon systématique. Mes souvenirs se mirent alors au timon de mes pensées. Je vis un paisible troupeau de vaches du pays basque. Je vis une vache sauter sur une autre et mimer les mouvements d'un taureau. J'en vis une autre encore essayer de sauter un berger qui, avec son makila⁵, lui en donna pour sa faim.

Des vaches violeuses ? Comme chantait

⁴ Paul Breines, *Tough Jews*, Basic Books 1990. Un des innombrables livres de ma compagne sur les juifs.

⁵ Une canne qui accompagne les bergers basques depuis leur enfance.

Brassens : « ya plus de moralité publique ». Elles avaient devant elles des collines verdoyantes, un ciel infini, des étoiles étincelantes et l'océan, le vaste océan qui console les labeurs... Elles avaient des yeux si doux, si paisibles... Elles avaient tout ce qu'il fallait... à des vaches. Mais, surtout, elles n'avaient pas les justifications de ce chien qui passait sa chienne de vie dans une chienne de cage pas plus longue qu'une chienne de verge.

Des animaux violeurs ? Je n'avais jamais imaginé des gens fichus de ficher des catégories morales sur des animaux. Et pourtant j'aurais dû m'en douter, moi qui ai tant aimé Brigitte Bardot.

Tu quoque Iketnuko

Moi aussi je veux dire quelques mots sur l'affaire Clinton. Il n'est pas vrai que tout a été dit.

On a dit qu'il fallait qu'il s'en aille à cause de son comportement un peu trop entreprenant avec mademoiselle Lewinsky (les vieux bigots) ou à cause des mensonges qu'il a racontés aux juges (les formalistes).

On a dit que l'on ne juge pas la valeur d'un président sur ses frasques et que la vie privée de Clinton concerne seulement sa femme et sa fille (les adeptes de la séparation du privé et du public).

On a dit que *I'm sorry* n'était pas suffisant et que le répéter ne faisait qu'empirer la situation (les nostalgiques d'une époque d'hommes forts).

On a dit qu'il est attaqué parce qu'il est le président des noirs (les adeptes de la rectitude politique).

On a dit qu'il faut le défendre contre le moralisme de droite (les sollersiens de l'autre côté de l'Atlantique).

On a dit que la responsabilité publique était jadis une conséquence d'une force éthique démontrée dans les difficultés de la vie privée (les affriolés de l'antiquité⁶).

⁶ Énée sacrifia Didon à la raison d'État mais n'avait-il pas, lui aussi, Clintoné ? *Regnorum immemores turpique cupidine captos* (Oublieux de leur règne et pris par une immonde débauche).

On a dit que c'est un pourri au gouvernail d'un pays pourri (les jeunes anarchistes).

On a dit que c'est un sale égoïste qui pense seulement à son plaisir et oublie celui de Monica (les féministes enragées).

On n'a pas dit qu'il a créé le plus grand bouleversement culturel des deux derniers siècles en montrant que la langue d'une midinette en dit bien plus long que celle d'un représentant du peuple.

Pinochet

Je haïssais bien des gens à cette époque-là : les fascistes, les démocrates, les révisionnistes, les prêtres, les petits bourgeois, les fils à papa... tous ceux qui n'étaient pas de ma coterie. Mais il s'agissait d'une haine abstraite, une haine « verbale » qui s'accrochait difficilement à un individu particulier. Il lui arrivait, il est vrai, de se coller au visage inexpressif d'un policier, mais ça ne durait jamais longtemps. Jamais plus que l'espace d'une œillade méprisante.

C'était en 1974. Au cinéma de la fac, je crois. Les fascistes tabassaient les étudiants aux longs cheveux sales pendant que les policiers regardaient, satisfaits. D'un trait, comme un seul homme, la salle explose : « Pinochet assassin ! ».

Finalement. Après vingt-cinq ans, quelqu'un a eu le courage de l'arrêter. Finalement. Au fond, il suffit de l'attendre, la justice. Quand il n'y a plus d'autres issues, elle arrive. Quand l'injustice a épuisé ses munitions et a besoin de passer le témoin pour reprendre son souffle, elle arrive.

En retard, mais elle est arrivée. Elle est arrivée quand personne ne l'attendait. Une vraie surprise. Mais, si l'on y pense bien, comment ne pas l'attendre ? Même si le chandail de la justice n'est pas tricoté très serré, il aurait été impossible que de tels crimes contre l'humanité passent à travers ses mailles. Pinochet n'est quand même pas un vulgaire voleur de livres !

Fiat Iustitia. Et Iustitia fuit.

Quelle justice ? Celle des nouveaux maîtres qui

chantent des hymnes tantôt à l'économie tantôt à l'éthique ? Celle du pouvoir qui, après avoir terrassé le communisme, assèche tous les recoins de la planète pour que rien d'anormal ne pousse ? Celle qui, aidée par sainte Morale et saint Argent, insinue qu'il n'y a pas d'autres choix ? La justice de ceux qui ont enfanté, nourri et béni Pinochet ? De ceux qui l'ont laissé tomber quand il ne servait plus ?

Ou bien. La justice de ceux qui découvrent l'horreur toujours après, toujours trop tard – quand la vengeance délicieuse et exquise est désormais rongée par le cancer de la mesquinerie. Ou bien celle des poules du régime qui caquettent en pondant des idées rondelettes⁷.

À la nôtre, une justice partielle et maligne, suffirait qu'Augusto Pinochet aille habiter dans *una pieza en una población popular* de Santiago, avec un énorme portrait d'Allende au-dessus du lit.

⁷ Elles pourraient, dans la même foulée, selon les tendances du marché de la pensée, crier contre IKEA ou les financiers juifs, mais il est certain que des idées impolies ne traverseront jamais le côlon de leur cerveau.

Quarantaine

Décider qui licencier en considérant seulement les coûts et les pertes est un droit des entreprises. La Cour suprême californienne approuvait ainsi la décision d'un juge qui avait donné raison à une entreprise contre un employé de 49 ans licencié et remplacé par un plus jeune moins bien payé.

« La défaite des gens de quarante ans est dévastatrice » a clamé l'avocat de l'employé.

Dans une période où l'État, les écoles, les hôpitaux et *tutti quanti* coupent, rationalisent, rétablissent, luttent contre les déficits comme jadis on luttait contre démons et sorcières, a-t-on le droit de s'étonner qu'une entreprise « fasse ce qu'elle doit » ? N'est-il pas excessivement niais de croire qu'une Cour suprême ne défende pas les intérêts de la nation, surtout quand ces intérêts sont ceux de l'économie ?

Et puis, dévastatrice pour qui ? Pour les gens de quarante ans ? Pour la société ?

Dire qu'il y eut une époque où l'on ne hachait pas encore la vie en décennies pour donner à chaque tranche des caractéristiques uniques ; où les classes n'étaient pas reliées à l'âge ; où, quand on parlait de dévastation, on faisait plutôt référence aux *noirs*, aux *ouvriers*, aux *femmes* et — pourquoi pas ? — aux *pauvres*.

Mais, surtout, que les blancs californiens en quarantaine se démerdent ! Tout comme leurs camarades québécois, français, allemands, *etc.*